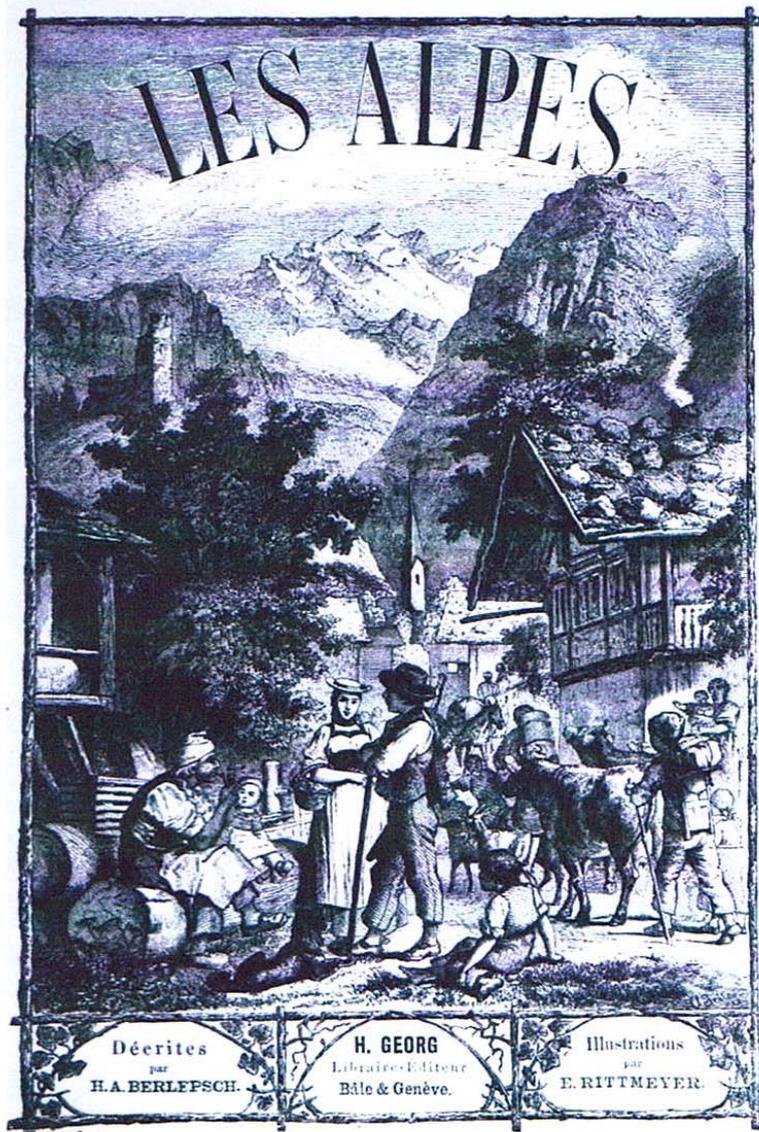


Hermann Alexander Berlepsch

PETIT TRAITE D'ECONOMIE ALPESTRE



Editions Le Pèlerin

LES ALPES

DESCRIPTIONS ET RÉCITS

PAR

H. A. BERLEPSCH

AVEC SEIZE ILLUSTRATIONS

D'APRÈS LES DESSINS

DE

E. RITTMAYER

~~~~~  
TRADUCTION AUTORISÉE PAR L'AUTEUR. TOUS DROITS RÉSERVÉS  
~~~~~

BALE & GENÈVE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
1868.



AVANT-PROPOS.

M. Berlepsch, bien connu des voyageurs par ses Itinéraires, a publié en 1861 un ouvrage allemand dans lequel il décrit la nature alpestre et ses grandes scènes, les moeurs des montagnards, leur vie pénible, leurs moyens et conditions d'existence, leurs usages et leurs jours de fête ou de deuil. L'accueil très favorable fait à ce livre dans les pays de langue allemande, ainsi qu'à l'édition anglaise, donne lieu d'espérer que le public français accordera la même bienveillance à la traduction française et sera indulgent pour ses défauts.

Si l'on compare ce travail au texte original, on y trouvera des modifications et des adjonctions assez nombreuses; les traducteurs se les sont permises pour mentionner plusieurs faits survenus dans le monde alpin depuis la publication de l'ouvrage allemand.

Novembre 1867.

ÉCONOMIE ALPESTRE.

Ainsi vit chaque jour ce peuple et ses troupeaux ;
Sitôt que le printemps a fait fondre la glace,
Quittant le toit d'hiver et son triste repos,
Les voilà sur les monts, allant de place en place,
De chalet en chalet, montant avec l'été
Jusqu'à celui d'en haut pour un mois habité.

H. DURAND.

On se fait souvent une idée bien fautive de l'économie alpestre parce qu'on a le tort de la croire analogue et de la comparer à l'économie rurale, du moins telle qu'elle se pratique dans les grands pays agricoles. Partout en effet les agronomes cherchent à tirer le meilleur parti possible des inventions et des découvertes qui se font en chimie, en physique ou en mécanique; les agriculteurs qui ont à leur portée de puissants moyens de communication, les utilisent pour le transport de leurs produits, et ils se trouvent ainsi en rapports continuels avec les gens des villes dont ils adoptent de plus en plus le genre de vie, les manières et les habitudes. Aussi que de personnes qui ne peuvent se figurer qu'à proximité des chemins de fer, à la porte des grands centres d'industrie et de commerce, il puisse exister une race d'hommes à part, dont l'état soit assez primitif et les conditions d'existence telles qu'ils soient obligés de mener une vie nomade près de la moitié de l'année. Toutefois le fait existe. Disséminés dans les chalets, ils passent toute la belle saison loin

de leurs familles, pour accompagner le bétail à la montagne, pour l'y faire paître, le soigner et fabriquer les différents produits du laitage. Leur vie a quelque chose d'extraordinaire et d'étrange; elle est dure, laborieuse, pleine de privations; ceux qui ne l'ont pas observée de près, ou ceux qui en jugent seulement d'après les impressions que le spectacle des Alpes leur a fait éprouver, s'en font une image souvent trop belle et trop poétique.

Les pâturages des Alpes (aussi appelés suivant les contrées *alpes, alpages, montagnes, gîtes*), situés souvent à de grandes distances des villages, appartiennent aux communes ou aux particuliers et constituent avec les bestiaux la principale richesse des montagnards. Ils sont ordinairement limités par une arête de rocher, un ravin, un torrent, un mur sec, une palissade ou une lisière de forêt; leur valeur dépend du nombre de pièces de gros ou de menu bétail qu'ils peuvent nourrir (de leur „puissance“, ou de leurs „pâquiers“ dans la Gruyère), de leur plus ou moins bonne exposition et de la facilité de leur accès.

Quoiqu'il soit impossible de tracer une limite absolue, on peut les diviser d'après leur élévation en *pâturages inférieurs*, comprenant toutes les collines et les croupes de montagnes formant les premiers gradins des Alpes; c'est dans cette région qu'on trouve les hêtres en abondance; puis en *moyens* où l'on rencontre les rhododendrons, les myrtilles, les petits saules et les forêts de sapins, de mélèzes et d'aroles; enfin en *supérieurs* qui s'étendent jusqu'à la limite des neiges éternelles et où il croît à peine en fait d'arbres quelques sujets rabougris et de rares buissons. La fertilité des alpages supérieurs diminue constamment; les uns se couvrent de lichens, d'autres de pierres, d'autres perdent leur terre végétale qui est entraînée par les avalanches ou les éboulements, et beaucoup ne sont accessibles qu'aux chèvres et aux moutons. Tous produisent en général une herbe courte,

serrée, extraordinairement savoureuse et nourrissante, fort aromatique et riche en principes laitieux.

Pour veiller à ce que l'ordre général soit respecté de chacun et pour maintenir les alpages en bon état, il y a un chef ou inspecteur dont les principales fonctions sont: „de soigner, de respecter et de protéger l'alpe comme son propre bien; de faire les chemins et de les entretenir; d'empêcher les faucheurs de faucher avant la St. Jacques (25 juillet); de faire enlever une fois par année les pierres etc. etc.". Ces prescriptions sont renfermées avec bien d'autres dans un petit recueil de lois faites par l'assemblée des bergers et des pâtres, laquelle se réunit chaque année pour en entendre la lecture et pour les confirmer ou modifier suivant les besoins. En retour, cet inspecteur a certains privilèges, tels que celui de loger les touristes, de vendre du vin etc.; c'est surtout le cas dans les montagnes d'Appenzell.

L'économie alpestre proprement dite n'existe que dès le milieu ou la fin du printemps jusqu'au commencement de l'automne; par exemple, elle dure de 100 à 150 jours dans les Alpes bernoises et vaudoises et de 80 à 90 jours dans les Alpes grisonnes; le reste de l'année on soigne le bétail à l'écurie, comme partout ailleurs. Quant à la longueur du séjour que le bétail fait dans chaque étape, elle varie à l'infini puisqu'elle dépend essentiellement des circonstances atmosphériques de l'année et du mode d'exploitation qui diffère souvent de vallée à vallée. Ceux qui passent les quelques mois d'été à la montagne avec les troupeaux sont les pâtres (en allemand Senn, en romanche Sejniun). En Suisse et en Savoie, c'est généralement l'affaire des hommes; dans les Alpes orientales, en Bavière et en Autriche, c'est plutôt celle des femmes.

Certes, pour une femme, assez lourde est la peine
De veiller au bétail et de traire le lait;
Et puis il faut cailler, façonner le fromage.

H. DURAND.

Sauf quelques exceptions, l'habitant des Alpes est une nature éminemment prosaïque et matérielle; son bétail, source unique de sa fortune et base de son existence, est l'objet principal de son affection, de sa sollicitude, et le but suprême de sa vie, et il est telle vallée où l'on ne néglige jamais dans la prière domestique de demander à Dieu qu'il veuille protéger „le troupeau et la famille“. L'influence dans le village ou dans la commune dépend souvent du nombre des pièces de bétail qu'on possède; ce sont les titres de noblesse dans la plupart des contrées alpines; cependant il y a beaucoup de localités où les riches paysans ne s'adonnent pas à l'élevage du bétail, mais afferment leurs propriétés.

Tout montagnard ne va pas passer l'été avec ses bestiaux; cela dépend en général du nombre qu'il en a. Celui qui possède 24 vaches et plus est un grand propriétaire (en allemand *Senntenbauer*, parce qu'un troupeau assez grand pour avoir un taureau se nomme *Senntum*); celui qui en a moins n'a selon l'expression des Appenzellois qu'une „poignée de bêtes“ et n'est qu'un petit propriétaire. Les premiers (*alpadore*, sur le versant italien des Alpes) ou bien ont eux-mêmes des alpages, ou bien en prennent à bail, ou bien, ce qui est l'ordinaire, utilisent ceux des communes, moyennant certaines redevances et contributions. Les derniers accompagnent leurs vaches au printemps dans les bas pâturages, puis lorsqu'en juillet et en août on monte dans les hautes montagnes (en italien *stabii, corti*), ils s'associent pour confier leurs bêtes à un pâtre commun avec lequel ils règlent compte à la fin de la saison, ordinairement le 29 septembre, jour de la St. Michel. Alors comme la quantité de lait que donne chaque vache varie considérablement, tous les intéressés se rendent deux fois par été à jour fixe (dans l'Oborland bernois trois jours après l'arrivée du troupeau et le 5 août) à la

montagne pour procéder au mesurage (dans l'Engadine „in stiras“); en leur présence on trait chaque vache, on mesure le lait, et la répartition de l'ensemble des produits de l'année se fait d'après un tarif basé sur les moyennes obtenues. Quelquefois aussi on afferme les montagnes à des entrepreneurs ou loueurs qui payent le bail en argent et qui y réunissent des troupeaux dont le produit est à eux; ou bien ceux à qui elles appartiennent les font pâturer (*alper*) en commun; chaque individu qui y met une ou plusieurs vaches, entretient et salarie à frais proportionnels les domestiques qui font le service des chalets. Dans les Alpes vaudoises on appelle *esserts* ou *communaux* certains pâturages peu fertiles; ils appartiennent aux communes et l'on n'y met que du jeune bétail qui reste abandonné à lui-même pendant toute la bonne saison; un inspecteur se borne à aller de temps en temps voir ce qui se passe.

L'hiver s'écoule paisible et monotone pour les habitants des montagnes; une neige abondante intercepte souvent toute communication entre les divers villages et surtout entre les maisons disséminées sur les flancs des collines; on ne va dans les hauteurs que pour chercher du bois ou du foin (voir le chapitre des Faucheurs). Dans certaines contrées, les montagnards mènent une vie nomade même en hiver; ils changent de demeure jusqu'à quatre ou cinq fois et même davantage, et cela souvent à de grandes distances, pour faire consommer à leurs bêtes le foin qu'ils ont recueilli l'été dans les fenils („mazots“ dans les Alpes vaudoises).

Enfin le printemps commence:

Le mois de mai sur la campagne
 Jette sa couronne de fleurs;
 La neige fond sur la montagne,
 Le jardin reprend ses couleurs.
 Le doux printemps au pâturage
 Que les frimas avaient glacé,
 Rend son verdoyant apanage.

PETIT-SENN.

On est bientôt à la fin de mai et le jour du départ pour la montagne arrive; c'est une vraie fête pour les villages. Le pâtre est déjà monté avec son domestique plusieurs jours à l'avance pour arranger les chemins gâtés sans doute par les avalanches, pour réparer les chalets et faire tous les autres préparatifs nécessaires. Tous ceux qui accompagnent le bétail sont endimanchés; les jeunes filles, surtout dans le Tyrol, leur suspendent des rubans de toutes couleurs et épinglent à leurs chapeaux des bouquets de fleurs semés de paillettes d'or, ou des couronnes de verdure ou des branches de buis. Leur linge est éblouissant de blancheur; leurs manches de chemise sont retroussées bien au-dessus du coude; une jaquette de toile, un gilet de drap écarlate à gros boutons de métal, une plaque de cuivre ou une agrafe d'argent en forme d'écusson sur la poitrine, un pantalon rayé et boutonné le long de la jambe, ou des culottes de cuir jaune avec une chaîne et une grosse clef de montre, une petite calotte noire, ou un chapeau de feutre avec un large ruban de velours noué par une boucle d'argent composent leur habillement qui est fort pittoresque, du moins dans l'Appenzell, le Toggenbourg et dans les Alpes fribourgeoises.

A ce sujet on ne peut que regretter bien vivement que le costume national tende de plus en plus à disparaître, emportant avec lui l'originalité d'action et de pensée du peuple qui le portait; car il est telle grande vallée alpine d'où il semble que toute étincelle de poésie ait disparu chez ses habitants.

Les vaches elles-mêmes semblent plus propres que d'habitude; leur poil reluit au soleil du matin. Elles se réunissent toutes dans une prairie ou sur la place publique, où le maître-vacher les passe en revue, organise la marche, inspecte les ustensiles; puis, lorsque tout est en règle, il donne le signal du départ. Il marche en tête du cortège, fumant une pipe de buis et portant un bâton d'épine où il a dessiné en noir des feuillages, des

croix, de rustiques arabesques, avec une pointe en fer, l'autre bout sculpté en tête d'oiseau.

Bien mis, aussi coquet qu'un vieux pâtre peut l'être,

il porte sur l'épaule un vase (*seillon*) de bois blanc ou bariolé, destiné à traire le lait, et il manifeste sa joie par des chants, des cris et des danses.

Après lui viennent les plus belles vaches du troupeau; c'est l'avant-garde; elles portent d'énormes cloches de fonte (*sonnailles, clarines, toupins*), suspendues à de larges colliers de cuir garnis d'ornements de diverses couleurs. Ces cloches, au nombre de trois ou de quatre par troupeau, sont ovales; elles ont presque un pied de diamètre; elles vont en se rétrécissant vers le bas et elles produisent un son tout particulier mais si intense que, par un temps serein, on l'entend à plus d'une lieue. On ne les met que pour parader dans les villages et c'est à qui possèdera les plus grosses; aussitôt l'endroit dépassé, on les enlève, l'expérience ayant prouvé qu'elles nuisent aux organes de respiration des vaches qui les portent trop longtemps.

Dès que ces sons se font entendre, toute la population se presse pour voir passer le cortège, soit par simple curiosité, soit par intérêt; le chemin se borde d'une haie de spectateurs, les fenêtres se garnissent de têtes et chacun s'en donne de critiquer ou de louer. C'est en effet un art et une science que de bien connaître les qualités qui doivent distinguer le bétail et qui en rehaussent considérablement la valeur; à cet égard les montagnards sont fort exigeants quant à la couleur du pelage, à la forme des cornes, à la conformation des pieds, etc. etc.

Puis vient le gros du troupeau, précédé quelquefois d'un pâtre qui retient à coups de bâton les vaches assez ambitieuses pour vouloir faire partie de la troupe d'élite. Il est composé pour l'ordinaire de quelques centaines de vaches, génisses, veaux,

chèvres, moutons et porcs, dont les beuglements, les bêlements et les grognements mêlés au bruit des clochettes font un concert des moins harmonieux. Au milieu de cette division on voit aller et venir le taureau „Mouni“ qui semble vouloir se soustraire aux regards et aux plaisanteries de la foule, comme s'il avait honte de ce qu'on lui a attaché entre les cornes une selle à traire, entourée d'un bouquet de fleurs.

Quelques jeunes pâtres et le berger, ce dernier en camisole de toile et en pantalon de gros coutil, marchent sur les côtés et à la suite du troupeau, pour y maintenir l'ordre à coups de bâton, et ils crient et chantent en fausset à qui mieux mieux. Les dernières vaches viennent à peine de défiler qu'on aperçoit déjà, à plus d'une demi-lieue de distance, les premières gravissant les sentiers escarpés de la montagne. Ces animaux semblent goûter d'avance les douceurs de la liberté illimitée dont ils vont jouir dans les Alpes, et ils témoignent leur allégresse par toutes les démonstrations possibles :

Humant l'air, le bétail, reconnaissant ces lieux,
Les salue, à son tour, par mille sauts joyeux.

Enfin l'arrière-garde est formée par une ou plusieurs bêtes de somme, chevaux ou mulets, portant les ustensiles nécessaires à la fabrication du fromage et du beurre et le menu bagage des pâtres; souvent ceux-ci sont obligés de porter eux-mêmes ces objets. Quelquefois le propriétaire ferme la marche; sa figure rayonne de bonheur et il est fier d'assister à ce paisible triomphe.

Il va sans dire que les incidents et l'organisation de cette marche varient à l'infini selon les diverses localités; ainsi dans l'Emmenthal on transporte sur des chars toute la famille, la literie et presque tous les objets du ménage.

La plupart du temps, les femmes et les petits enfants restent au village; cependant dans les Grisons (à Davos et à Mutten), dans certaines parties du Valais, de Fribourg, de la Savoie,

toute la famille va passer l'été à la montagne; les habitations de la vallée restent closes pendant ce temps, c'est tout au plus si on y laisse un vieillard pour les garder.

Il est d'autres expéditions dans les hautes montagnes qui réclament beaucoup d'énergie et de prudence à la fois de la part des pâtres, entre autres lorsqu'il s'agit de conduire les troupeaux dans des pâturages situés au-delà de glaciers, ainsi „au plan de l'Aiguille du Dru“ dans la chaîne du Mont-Blanc; en automne on doit frayer un second chemin pour le retour des vaches, car le premier est généralement détruit par le mouvement continu de la glace. A l'aide de la pique et de la hache, il faut donc tailler des pas dans la glace, jeter par-dessus les crevasses des ponts de planches et recouvrir le tout de terre ou de cailloux pour que le bétail se décide à surmonter la répugnance instinctive qu'il a pour ce perfide élément. Souvent le troupeau se refuse absolument à s'engager dans ces routes improvisées, alors les pâtres sont obligés de recourir à des moyens extrêmes. Il y a même des alpes dont l'accès est tellement difficile qu'on est obligé d'y descendre les bêtes une à une le long de parois rocheuses avec des espèces de grues.

Au milieu du pâturage et en général dans l'endroit le plus abrité s'élèvent les chalets, bâtiments rustiques, mais souvent d'un effet extrêmement pittoresque. Tantôt ils sont isolés, tantôt réunis en groupes formant parfois de vrais villages; sous ce rapport, les plus remarquables sont peut-être ceux des Alpes vaudoises où l'on en rencontre jusqu'à 60 et même davantage à la fois; ainsi à Taveyannaz, à trois lieues de Gryon, il y en a 65 rangés sur sept lignes et formant six rues parfaitement régulières; à Encex, dans les montagnes d'Ollon, on compte jusqu'à 80 bâtiments, y compris les étables et les bercails; on dirait des camps de peuples nomades dressés dans ces vastes solitudes.

Il y a de grandes différences entre les chalets suivant les contrées; d'ordinaire ils sont de l'architecture la plus simple; souvent étroits, bas, humides, incommodes et distribués sans intelligence, ils ne semblent destinés qu'à y faire le fromage et nullement à être habités, car les vents et la pluie y pénètrent de toutes parts; plus rarement ils sont bâtis avec une sorte d'élégance, entourés de galeries et pourvus d'une ou de plusieurs chambres fort propres, pouvant se chauffer en cas de mauvais temps et où le propriétaire vient passer une partie de l'été avec sa famille; quelques-uns sont très spacieux, ainsi le vaste chalet qui est au pied des rochers de Naïe, près de Montreux, et autour duquel 100 vaches paissent pendant deux mois de l'année, a 115 pieds de long sur 22 de large; le bois en a été apporté à dos d'homme d'une forêt située à une lieue plus bas.

Partout où le bois abonde, ils sont en général faits de troncs de sapins ou de mélèzes équarris et superposés, reposant d'ordinaire sur un mur assez informe de quelques pieds de hauteur; quand le bois manque, on les construit en maçonnerie ou en murs de pierres sèches dont on bouche les interstices avec de la terre ou de la mousse. Le tout est recouvert d'un toit formé de bardeaux ou de tavaillons (*ancelles, tavillons*), retenus en place selon leur ou plus moins grande largeur ou par des clous, ou par de grosses pierres destinées à les préserver des ravages des vents et surtout du redoutable foehn. Parfois ce sont des espèces de cavernes sous un rocher qui surplombe ou détaché de la montagne; ainsi dans la vallée du Bérard, au pied du Buet, on a ménagé sous une grande pierre plate une écurie pour 20 vaches, des lits pour les bergers et toute une fromagerie. Le chalet qui est près du glacier de Zinal est des plus primitifs; l'entrée en est fermée par un parapet d'énormes blocs dans lequel on a pratiqué, en guise de porte, un trou irrégulier de quelques pieds de largeur; le sol est un pavé rocheux; des pierres

plates et rondes servent de bancs et de tables; mais le tout cadre parfaitement avec le paysage qui l'entoure. D'autres fois c'est une petite enceinte formée par des murs secs, recouverte de planches ou de minces plaques d'ardoise formant un toit percé à jour. Dans quelques vallées latérales du Valais, les chalets sont ouverts du côté du soleil levant ou vers le midi, ils sont composés d'une seule pièce, et de petites niches dans un coin servent de chambre à coucher.

Dans les contrées où l'on soigne le bétail, ou bien l'intérieur du chalet est divisé en deux compartiments; le plus spacieux est destiné aux vaches et l'on a toujours bien soin de le calfeutrer de manière à prévenir tout courant d'air; ou bien, à côté, l'on trouve des étables (*sotta, chotta*) où les troupeaux vont se réfugier pour se garantir des orages, de l'ardeur du soleil, de la fraîcheur des nuits et des persécutions des mouches et des taons. Dans le Valais, ce sont des parcs fermés et recouverts en partie par des madriers assez mal joints, supportés par des pieux ou par de grosses pierres, et l'on y fait passer un petit cours d'eau fraîche. — Malheureusement il n'y a que trop de montagnes où les bestiaux ne trouvent d'autre abri contre les intempéries que quelques rares sapins, qui souvent attirent la foudre sur les animaux qui s'y sont blottis; parfois il n'y a rien du tout, et l'on ne peut assez blâmer cette incurie funeste, mais l'esprit routinier des montagnards et leur laisser-aller habituel les rendent incapables de faire la moindre amélioration ou innovation dans l'économie alpestre.

Autant que possible les chalets sont adossés contre des rochers, c'est par exemple le cas au Panix où le roc surplombant forme une caverne dont le côté extérieur est fermé par un mur où l'on a percé de petites fenêtres et une porte; quelquefois ils se prolongent au-dessous et l'on y dispose la laiterie et la cave à fromages, car c'est un point capital de placer celles-ci dans un

endroit bien frais; pour en renouveler l'air et le purifier, on tâche ou d'y conduire les eaux de quelque bonne source ou de l'écoulement d'un glacier, ou de les établir dans ces entonnoirs naturels d'où sort constamment un courant d'air frais, comme cela se voit dans les montagnes d'Appenzell.

Les abords immédiats en sont presque toujours sales et boueux; par le mauvais temps on ne peut guère s'en approcher sans risquer de faire des chutes désastreuses pour les vêtements; les alentours sont souvent formés par des champs de „rumex alpinus“ patience des Alpes ou rhubarbe des moines pour les feuilles de laquelle les porcs ont une prédilection toute particulière.

L'intérieur répond en général à la saleté extérieure et impressionne désagréablement; le costume frais et propre que les pâtres avaient revêtu le jour du départ a totalement disparu pour faire place à un large pantalon de coutil dont la couleur est méconnaissable, à une camisole de la même étoffe et à manches courtes, à de gros sabots et à une petite calotte noire ou de paille tressée.

En entrant dans le chalet, on se trouve dans la pièce qui sert à la fois de chambre de réception, d'habitation et de travail, de cuisine, de chambre à manger et parfois à coucher, ainsi dans le Val d'Anniviers; c'est bien là qu'on peut parler à la lettre du „foyer hospitalier“. Celui-ci, en raison de son importance, occupe la place la plus grande, il est fort primitif, car ce n'est souvent qu'un creux noir et calciné, entouré de quelques pierres ou d'un petit mur; dans un des coins se dresse une potence de bois, tournante, avec un bras de bois ou de fer pour supporter la chaudière dans laquelle on chauffe le lait destiné à être converti en fromage, et où l'on fait bouillir ensuite le petit-lait d'où l'on tire le „séré“ (voir p. 335); dans les pâturages d'Iselten, près du Faulhorn, on en a qui contiennent jusqu'à 500 pots de

lait dont on fait des fromâges de près de deux quintaux. Le feu brûle contre la muraille, une cheminée serait une superfluité dispendieuse, la fumée sort comme dans la plupart des chaumières de certaines vallées par la porte ou par les fentes des murs et du toit, car il n'y est pas question de fenêtres non plus, aussi tout chalet est-il noir et enfumé. Quand l'air est bien frais et peu saturé d'eau, les vapeurs et la fumée se dissipent comme par enchantement, mais par le vent, la pluie, la neige, ou si l'atmosphère est lourde, elles rendent le séjour dans un de ces bâtiments presque insupportable.

Le mobilier se réduit au strict nécessaire: une table de deux ou trois pieds de long, assujettie à la paroi par des charnières qui permettent de la baisser, une caisse longue et un billot de bois font l'office de bancs; une forte planche suspendue ou clouée aux solives sert d'armoire, on y met les habits, le pain et autres provisions avec quelques ustensiles de cuisine; dans un coin se trouvent des selles à traire, dans un autre les outils de charpentier indispensables. Si l'un des bergers est chasseur, il y a une vieille carabine accrochée quelque part, et dans les pays catholiques où la population est fort dévote, on voit fixé au mur un petit bénitier entouré d'un chapelet avec quelque image sainte venant d'Einsiedeln. Les autres ustensiles, la plupart confectionnés par les pâtres eux-mêmes, servent exclusivement à fabriquer les divers produits du lait: ce sont des barattes, des baquets et des cuillers de bois de toute forme et de toute grandeur, des vases à traire, des barils renfermant la présure et le sel, des formes, une presse et des toiles grossières pour faire le fromage etc.

Voici ce que Toepffer, dans son Voyage autour du Mont-Blanc, dit des chalets du Bar: „Ils sont habités par quelques vachers, gras, velus, sauvages, qui, uniquement occupés des procédés de leur industrie fromagère, semblent ignorer les villes, le monde, l'univers et jusqu'aux touristes. En dedans, comme en

dehors de leurs huttes, tout est profondément embraminé (sale), leur personne aussi. Nous demandons du pain, ils nous en coupent à grands coups de hache des quartiers qui défont nos morsures; du vin, c'est une sorte de vinaigre tourné qui n'a point de nom. Les huttes elles-mêmes sont basses et misérables; elles ne renferment ni lit, ni foin, ni table, ni siège, mais un âtre seulement, quelques ustensiles, et suspendues aux solives, des centaines de cloches et de clochettes à l'usage des bestiaux qui viennent passer la belle saison dans les pâturages d'alentour. Pittoresque, comme on voit, mais pas confortable."

La chambre à coucher n'est pas partout disposée de la même façon: dans l'Oberland bernois, elle se trouve dans une soupenne au-dessus d'une espèce de péristyle, formé par le prolongement du toit, à l'abri duquel on traite les vaches par le mauvais temps; ailleurs elle est placée immédiatement sur les étables et l'on peut aisément se figurer les graves inconvénients d'un pareil voisinage. En outre son contenu répond pleinement à la simplicité plus que primitive de l'ensemble; il se compose d'une paille remplie de foin ou de feuilles où fourmillent des légions d'insectes parasites, puis d'une couverture de laine, remplacée souvent en Valais et dans les Grisons par des peaux de chèvre ou de mouton; souvent même il n'y a pour matelas, oreiller et duvet, que du foin qui n'est pas toujours parfaitement sec. De plus, si le toit est mal couvert, on est exposé à être mouillé par l'eau des gouttières ou à ressentir les atteintes du vent ou de l'air frais de la nuit. Lorsque le chalet est appuyé contre un quartier de roc et que le toit en est peu incliné, on est souvent troublé dans son sommeil par les chèvres qui viennent s'y établir et y faire un vacarme insupportable; ou bien s'il est situé au milieu d'étables ou de bercails, selon qu'une vache bouge ou qu'une brebis remue, une, deux ou plusieurs clochettes se font entendre constamment un peu partout; vers l'aube le carillon devient

général et à ce concert viennent se mêler des cris de tout genre. — Comme on le voit, il s'en faut de beaucoup que tout soit poésie dans ces habitations, toutefois on ne saurait non plus s'associer au jugement sévère et même injuste que porte l'illustre Châteaubriand lorsqu'il dit „qu'il n'a pu découvrir dans ces célèbres chalets que la fantaisie de Rousseau a entourés de tant de charmes que de laides huttes remplies de fumier et de l'odeur du fromage et du lait aigre.“

En Suisse tout chalet un peu considérable est ordinairement habité par trois hommes et un jeune garçon: le chef ou maître (appelé aussi *armailli*, *maître-vacher*, *fruitier*, *fromager*) a la surveillance générale; il fabrique le fromage, le soigne et tient les comptes. Tantôt la montagne et le troupeau lui appartiennent, tantôt il les a pris à bail ou pour son propre compte, ou pour celui d'une association dont il n'est alors que le représentant ou seulement l'employé. Ses livres de comptabilité se réduisent la plupart du temps à un petit carnet ou à une feuille de papier plantée à la paroi à côté d'un calendrier. Il a pour aide principal un valet ou domestique (en Valais: *pâté*, *amiéy*, *imine*; dans les Alpes fribourgeoises: *casar*, *djigno*) qui passe aussi la majeure partie de son temps au chalet; il est chargé des menus détails de la laiterie, aide à traire, fait le séré, mais sa fonction essentielle est de nettoyer les ustensiles qui servent à contenir le laitage; ceux-ci sont généralement d'une blancheur et d'une propreté irréprochables et contrastent d'une manière frappante avec le reste de l'ameublement. Ce domestique n'est pas toujours un jeune garçon de 14 à 15 ans, souvent c'est un homme d'âge mûr.

Le personnage dont la vie est la plus rude est le commissionnaire; vrai homme de peine, il est l'intermédiaire entre la plaine et la montagne: il doit se rendre souvent tous les jours dans la vallée pour y porter le beurre ou le petit-lait, ainsi

dans l'Appenzell; il en rapporte les vivres et le sel; il doit préparer le bois et le transporter sur son dos parfois à une ou deux lieues de distance et par de mauvais chemins; rarement il a une bête de somme à sa disposition.

Enfin le vacher ou pâtre (en Valais: *villy, vatzero, pastoret*) proprement dit a pour fonction exclusive de mener paître le troupeau, de le surveiller et de le ramener le soir. Dans les montagnes où l'on n'a à redouter pour le bétail ni précipices, ni bêtes féroces, il passe une bonne partie de la journée assis ou couché par terre, occupé à étudier la belle nature, à hucher, à rêver ou à ne rien faire du tout; mais dans les pâturages escarpés, il court de grands dangers, car il faut qu'il se tienne constamment au bord des endroits périlleux pour prévenir tout accident; il ne peut absolument pas quitter ses vaches, quelque temps qu'il fasse et souvent il est contraint de passer des journées entières trempé jusqu'aux os et à moitié gelé, n'ayant quelquefois pas même une peau pour se couvrir:

Abrité sous un roc, au bord d'un précipice,
Le pâtre grelottant surveille la génisse.

Dans certaines contrées, il se fait aider par un jeune garçon (*bovairon, boubo, bouëbe*). En Valais, les pâtres, souvent au nombre de quatre ou cinq par troupeau, portent un bâton garni à un bout d'une longue lanière de cuir et à l'autre d'un assez gros anneau auquel pendent six ou huit boucles de fer, qu'ils agitent vivement toutes les fois qu'une vache s'approche d'un endroit dangereux, et lorsqu'ils veulent les rappeler, ou les faire avancer ou arrêter. Dans la vallée de Bagne, ils se blottissent, en temps de pluie, dans un trou ou sous une saillie de rocher; ils ne se couchent pas la première semaine, ensuite ils se partagent la tâche et dorment tour à tour. Dans la Gruyère ils bivouaquent autour d'un feu (*marendé* au Moléson).

Mais la vie que mènent les gens au chalet n'est pas toujours

bien digne d'envie; souvent la pluie dure de longues semaines, les brouillards s'accroissent alors autour des bâtiments et dérobent toute vue et tout rayon de soleil, le bois humide brûle mal et répand une fumée épaisse, les rafales d'un vent glacial balaient la montagne et il est impossible de se réchauffer;

Vers la cendre bleuâtre accroupis en silence,
Ils attisent le feu que l'orage y balance,
Parmi l'épais brouillard qu'un vent bruyant et froid
Refoule à chaque instant sous les lambeaux du toit.

F. MONNERON.

Ou bien il neige à gros flocons au milieu de l'été, les vaches ne trouvant plus rien à brouter se rassemblent devant les étables en beuglant de faim, et l'on n'a pas une poignée de foin à leur présenter; alors elles ne donnent que peu ou point de lait, car autant les bestiaux prospèrent à vue d'œil dans les étés chauds, autant ils dépérissent dans les années froides et pluvieuses.

„Je voulus savoir“, dit M. Monnard dans le récit de sa course au Pilate, „quels sentiments il y a au fond de ces idylles alpestres, si délicieuses en vers. — Etes-vous heureux ici, demandai-je aux bergers de la Birchalp. — Oui, nous aimons la montagne et nos occupations, mais nous avons aussi nos peines. Parfois, une chèvre ou une vache tombe dans un précipice ou se prend entre les rochers; on l'en retire avec peine, morte ou mutilée; ou bien une vache est malade, il faut descendre à la plaine chercher du secours. Les journées sont bien longues aussi, fatigantes et ennuyeuses, lorsque par une pluie torrentielle on garde le bétail ou qu'on va le chercher sur de hauts pâturages. Mais vienne un jour de soleil, et tout est oublié.“ — Cependant ces pâtres ne se plaignent pas de leur sort; ils ne cherchent pas à changer de condition; ils aiment leurs âpres solitudes et restent fidèles aux coutumes, aux labeurs et aux foyers de leurs ancêtres:

O montagnards, aimez ces chalets séculaires
Où vivront vos enfants, où vécurent vos pères.

Ces ailes chéris sont vos palais à vous.
 De destins plus brillants ne soyez point jaloux:
 Sous ces toits enfumés s'il n'est pas d'opulence,
 Jamais ces pleurs amers versés par l'indigence
 Du paisible chalet n'inondent le foyer,
 Et toujours pour le pauvre il est hospitalier.

OYEX.

La nuit règne sur la plaine, les vallons sont plongés dans les brouillards du matin, l'aube commence à peine à blanchir les cimes de ses pâles rayons, et déjà le pâtre est en route pour rassembler le troupeau et l'amener au chalet, si du moins il a passé la nuit en plein air; ses compagnons sont levés et commencent à traire, tandis que l'un des aides fait le feu. On verse le lait dans la chaudière à mesure qu'on trait; quand on a fini, on le fait tiédir et le maître-fromager („l'armailli“) y met de la présure ou du petit-lait aigri pour le cailler; après avoir chauffé, puis remué le tout assez longtemps avec un bâton de forme particulière, il retire le fromage et le serre dans un cerceau sous une presse qui achève d'en extraire les parties liquides. Après cela le domestique fait de nouveau bouillir le petit-lait, en y mêlant une présure plus forte qui en sépare une seconde espèce de fromage blanchâtre très maigre (*séré, ceré, sérassé*); ce qui reste se donne aux porcs ou sert à laver les ustensiles.

Vers les huit ou neuf heures et même plus tard, les habitants du chalet prennent leur frugal déjeuner, composé, comme leur souper, uniquement de laitage et de pain grossier qu'on ne fait que deux fois l'an et qu'on sèche à la cheminée ou au grenier pour le manger émietté dans du lait ou du petit-lait; ils ne font guère que ces deux repas par jour, mais la qualité du pain varie beaucoup suivant les localités. Ensuite on conduit le troupeau au pâturage, l'armailli vaque à ses autres fonctions, un des aides fabrique du beurre et quelquefois des fromages de chèvre, puis il nettoie avec un soin extrême tous les vases dont on s'est servi, tandis qu'un autre va chercher du

bois après avoir curé les étables et transporté le fumier sur la montagne, ou bien il va faucher.

C'est ainsi que la journée se passe au milieu de ces différents travaux qui, du reste, ne sont pas toujours répartis de la même manière; car comme il n'y a souvent que deux ou au plus trois individus par chalet, nombre qui varie suivant la grandeur du troupeau, il faut alors qu'ils cumulent plusieurs fonctions. Quelquefois l'un des bergers fabrique ou sculpte de petits ouvrages de bois, plus rarement un autre se distrait par une lecture; dans les montagnes d'Aï et de Mayen, dans les Alpes vaudoises, chaque chalet avait sa Bible sur la première page de laquelle on lisait: Cieux, terre, louez le Très Haut! montagnes, louez l'Éternel! — Vers les trois ou quatre heures, les vaches rentrent, on les traite de nouveau et l'on procède de la même façon que le matin, à moins qu'on ne fasse le fromage (le *train*) qu'une fois par jour, ce qui est le cas lorsqu'on a peu de lait; alors on le conserve dans de grands baquets jusqu'au lendemain, ou du matin au soir.

Dans les pays catholiques, l'*armailli* se place devant le chalet à la tombée de la nuit et embouchant un énorme porte-voix de bois il chante quelque air religieux, la salutation angélique ou une prière tirée ordinairement de l'Évangile selon St. Jean; c'est ce qu'au Pilate on appelle la „Bénédiction des vaches“ par laquelle on remercie Dieu de la conservation des troupeaux; alors bergers, faucheurs, distillateurs de gentiane, en un mot tous ceux qui l'entendent s'agenouillent et récitent dévotement un patenôtre et un Ave Maria. Ce chant du soir, lent et grave, répété par les échos, remplace dans les Alpes le couvre-feu qui, dans la plaine, invite les habitants à rendre des actions de grâces pour les bienfaits reçus dans la journée, après que tout travail est fini; en outre, si quelque voyageur erre encore dans la montagne, surpris par la nuit, ces sons lui annoncent l'existence d'un

lieu où il est invité à venir prendre place au foyer hospitalier; ils servent à lui en indiquer la situation et à le mettre sur le bon chemin.

Dans les Alpes italiennes et entre autres dans quelques vallées latérales de l'Engadine, l'hospitalité n'est pas toujours des plus cordiales; partout ailleurs elle est d'autant plus simple, attentive et sans empressement cupide:

Et pour le pèlerin que la fatigue accable,
Ils ont leur lit de foin, leur pain noir sur la table,
Du séré, de la crème et du lait écumeux.

J. OLIVIER.

Jadis elle était ordonnée par certaines lois et elle est consacrée par de poétiques légendes: ainsi dans les Alpes vaudoises, au pied du Muveran, on montre encore les restes d'un pavé qui menait à un riche pâturage, maintenant recouvert par le glacier de Plan-Névé. Une pauvre vieille y ayant vainement sollicité de la pitié des bergers endurcis par la richesse un gîte pour la nuit et un peu de ce lait qu'ils avaient à profusion, prononça sur la montagne cette malédiction aussitôt accomplie: „Jamais tu ne redeviendras terrain!“

Lorsque la fraîche aurore apparut sur les cimes,
Vallon qui s'inclinait sur le bord des abîmes,
Pâturages herbeux, chalets, riches troupeaux,
Le glacier couvrait tout de son morne repos.

H. DURAND.

Il est assez remarquable qu'on attribue à une cause analogue la désolation de la Maladetta dans les Pyrénées.

Dans certaines contrées fort reculées il y a des pâtres qui n'accueillent qu'à contre-cœur les étrangers, dans la crainte de donner asile à des vagabonds ou à des criminels; ils ne peuvent concevoir qu'on coure les montagnes par pur plaisir ou par goût pour la science. Dans le Tyrol on considère les touristes comme des espions ou des émissaires envoyés par le gouvernement pour étudier l'état et les ressources du pays; lorsqu'il en a passé, la

population s'attend à de nouveaux impôts. Les bergers, au service d'une société ou d'un propriétaire, se refusent d'ordinaire à donner quoi que ce soit, ou s'ils consentent à céder un peu de lait ou de petit-lait, ils n'acceptent à aucun prix de l'argent pour ne pas être soupçonnés d'infidélité; comme le tabac est une passion dominante de ces montagnards, c'est avec le vin le présent le plus agréable qu'on puisse leur faire en retour de leur hospitalité.

Quand toute besogne est terminée au chalet, chacun va prendre du repos sur le foin après avoir soupé. S'il est arrivé quelque hôte, la soirée se prolonge parfois assez tard auprès d'un bon feu, surtout si l'on a su gagner la confiance des pâtres, car ils ne s'ouvrent guère à des étrangers. Ils deviennent alors expansifs et débitent toutes sortes de contes merveilleux, ou parlent des êtres surnaturels dont ils peuplent leurs montagnes et leurs demeures. Ce sont des nains, des gnomes, des lutins à formes fantastiques, des esprits familiers à l'humeur changeante et folâtre („servans“ dans les Alpes vaudoises). Amis des pâtres, ils les aident dans leurs occupations, mais ils se vengent de la moindre offense en maudissant la contrée, en détachant des rochers ou des avalanches, en égorgeant des vaches, en semant des plantes vénéneuses sur les pâturages. Quelquefois ce sont des fées, qui indiquent aux bergers les vertus des plantes pour préserver les troupeaux de maladies. Tantôt c'est la gracieuse „demoiselle de l'Engstlen“ qui est sous le poids d'une malédiction; celui qui l'en délivrera sera le plus heureux des mortels. Ou bien c'est un spectre qui soulève le bétail en l'air, ou des dragons ailés lançant du feu, ou d'affreux reptiles qui sucent le lait des vaches.

De toute la saison l'uniformité de cette vie n'est interrompue qu'une ou deux fois lors d'une fête pastorale, circonstance qui, dans les pays catholiques entre autres, fait qu'on célèbre un service religieux en ce jour-là ou en plein air ou dans une chapelle, comme il s'en trouve dans quelques montagnes.

La plus grande de toutes est sur l'Urnerboden, peut-être l'un des plus beaux pâturages des Alpes, entre les cantons de Glaris, de Schwytz et d'Uri; c'est une vraie église et le vicaire de Spiringen dans la vallée de Schaechen (pays natal de G. Tell) y vient dire la messe devant une nombreuse assemblée de bergers. La petite église avec le cloître de S^{te} Marie des Neiges a été fondée dans le même but au Rigi; elle fut longtemps un pèlerinage très fréquenté, surtout dès 1696. Au fond de la vallée de Kalfeus, dans les Alpes glaronaises, on voit la petite chapelle de St. Martin, délicieusement située au milieu de nombreux débris de rochers. Dans la vallée de Martell (Tyrol) s'élève isolée la chapelle de Maria-Schmelz, construite dans l'origine pour les ouvriers d'une fonderie maintenant abandonnée; en été un chapelain y vient tous les dimanches célébrer un culte.

La chapelle la plus originale et la plus intéressante de ce genre est le Wildkirchli (4620') dans le canton d'Appenzell, à deux petites lieues du Weissbad. Sur le flanc oriental de la chaîne du Sentis, dans un site fort sauvage et pittoresque, au-dessus du lac de Seealp et en face du Marwiess, s'élève un puissant massif rocheux presque vertical qui est traversé par une caverne naturelle; les parois en sont couvertes de stalactites, le sol incliné, et de l'issue supérieure un sentier escarpé conduit à l'Ebenalp, plateau d'où l'on jouit d'une vue superbe. C'est dans cette grotte, à laquelle on arrive par un escalier de bois suspendu au-dessus du précipice, qu'une chapelle fut bâtie en 1648 et dédiée à l'archange Michel; la cloche servait à indiquer cinq fois par jour les heures de la prière aux bergers des alpes d'alentour. On n'y voit ni riches décorations, ni tableau de valeur; un modeste autel de bois recouvert d'un simple tapis, pour prie-Dieu quelques bancs grossièrement travaillés, des vases remplis de fraîches fleurs alpines, des cierges dont la flamme vacillante éclaire un crucifix noirci par le temps et au pied duquel la foule

des fidèles s'agenouille avec une pieuse dévotion, tels sont les uniques ornements de ce rustique oratoire. A quelques pas plus loin, dans une excavation du rocher, se trouve un ermitage bruni par le soleil; il est désert depuis que l'ermite qui y demeurait s'est précipité il y a quelques années en cueillant de la ramée et des simples. On y célèbre un service solennel le premier dimanche de juillet et à la St. Michel:

Qu'est-ce qui brille là-haut au bord de l'abîme et si près des nuages? — C'est une chapelle que la main d'un homme pieux a bâtie dans le rocher. Dominant de là tout le pays, elle élève sa voix vers les étoiles. Hommes, dit-elle, que le ciel soit le but de votre carrière terrestre! — Quelle harmonie douce et pure comme un chant du ciel descend jusqu'à nous des hauteurs? — C'est le son de la sainte petite cloche qui retentit de rocher en rocher. Si la misère et la douleur affligent la vallée, si quelque cœur blessé y saigne, tu le consoles merveilleusement, petite cloche, tu lui parles du ciel, sa véritable patrie. *Chapelle sauvage*, brille toujours aux yeux des fils de la montagne; cloche argentine, tinte à jamais! Église, tu es pour nous un rayon divin, et toi, petite cloche, une voix de Dieu.

J. J. MÜLLER.

Lorsque les vachers ou les pâtres rappellent le bétail le soir et le matin et pendant qu'ils gardent les troupeaux, ils chantent ou jouent des airs avec la trompe des Alpes ou cornet à bouquin:

Le soir, lorsque plus loin s'étend l'ombre des monts,
Ma conque, rappelant mes troupeaux vagabonds,
Leur chante alors cet air si doux à ces campagnes,
Cet air que d'Appenzell répètent les montagnes.

A. CHÉNIER.

Ces chants, appelés *Ranz des vaches*, ne remontent à ce que l'on prétend qu'au 17^e siècle, mais la mélodie en est sûrement très ancienne; ils sont d'une grande simplicité et plutôt lents et mélancoliques. Pour dominer le bruit des vents et des eaux, pour que l'écho puisse les saisir et répéter, il faut que les notes en soient hautes, pleines, espacées et légèrement saccadées, afin

que les sons ne se confondent pas entre eux, les syllabes sur lesquelles on passe par élans brusques et rapides doivent être mâles et sonores. Plusieurs de ces airs sont célèbres et l'on sait qu'en France et en Hollande on dut interdire, sous des peines sévères, de les chanter ou de les siffler, parce que les soldats des régiments suisses désertaient pour regagner leurs montagnes, dès qu'ils en avaient entendu seulement quelques notes. Les vrais Ranz des vaches ont presque complètement disparu, en tout cas il est rare de les entendre au complet; du reste ils varient à l'infini: celui d'Oberhasli est doux et se termine par une longue énumération des vaches du troupeau; celui de l'Emmenthal est gai et fait l'éloge des magnifiques prairies de cette belle vallée; celui du Niesen semble se „bercer mollement“ comme la brise dans les pâturages boisés du Simmenthal. Les Appenzellois en ont plusieurs; celui que le pâtre chante sur le seuil du chalet pour rappeler le troupeau n'est guère poétique, mais on ne peut méconnaître la bonté touchante de cette invitation qu'il adresse à ses vaches pour les engager, chacune par son nom, à rentrer; elles lui sont devenues si chères qu'elles le consolent même de tous ses chagrins domestiques qui l'avaient préoccupé quelques instants.

Celui qui se chante dans les Alpes des cantons de Fribourg et de Vaud va être publié avec des illustrations; s'il diffère d'un chalet à l'autre, non pour la musique, mais pour les mots, la prononciation et le nombre des couplets, le fond est toujours le même drame pastoral: ce sont des vachers de la Gruyère qui, en conduisant leurs troupeaux sur un alpage élevé, sont arrêtés par des fondrières ou des torrents débordés; ils députent un des leurs au curé pour lui demander le secours de ses prières qu'il leur accorde en échange d'un fromage gras; grâce à sa bénédiction le troupeau passe sans difficultés ni accident, et les pâtres, arrivés au chalet, trouvent la chaudière pleine avant

d'avoir trait la moitié des vaches. „Ce chant“, dit le doyen Bridel, „doit être entendu dans les lieux mêmes qui l'ont inspiré, au milieu des rochers des Alpes, sur la porte d'un chalet, au bord de quelque lac d'une teinte sombre et d'un caractère lugubre; il lui faut les accompagnements de la nature, le fracas d'un torrent ou le bruissement des sapins agités par le vent, la voix de l'écho qui le répète et le prolonge, les beuglements des vaches qui y répondent, le carillon de leurs cloches; il est du plus grand effet dans les hautes solitudes et semble tirer des paysages alpestres quelque chose de mystérieux et de solennel, surtout exécuté de nuit, sur le flanc opposé de l'alpe et lorsque le silence absolu de l'heure et du lieu est brusquement interrompu par ces modulations simples, tristes et presque sauvages, dont la répétition même n'est point monotone.“

L'impression que ces chants font sur le bétail lui-même est ineffaçable: lorsque des vaches ont quitté les montagnes où elles sont nées et où elles ont vécu, et qu'elles viennent à entendre ces mélodies, il semble que tous leurs anciens souvenirs se réveillent; elles ruent, courent de côté et d'autre la queue en l'air et dans leur ardeur elles brisent toutes les cloisons. Du reste, tous les bestiaux élevés dans les Alpes manifestent au printemps un vif désir de retourner dans leurs pâturages; ils broutent irrégulièrement, deviennent capricieux, gourmands, et ils ne rentrent dans leur état normal que lorsqu'on a porté remède à cette espèce de „mal du pays“, quoiqu'on ait des exemples de vaches qui, par une sorte d'antipathie pour l'alpage, l'ont quitté pour revenir à leur ancienne étable et ont fait le chemin de nuit seules et à plusieurs reprises.

Dans ses „Lettres sur les Alpes“ Corrodi s'exprime ainsi: „Les vaches de la montagne sont intelligentes; lorsqu'on traverse les pâturages, elles dressent la tête et vous regardent passer avec curiosité et intérêt, comme si elles voulaient vous adresser la

parole. Elles ne ressemblent en rien à celles de la plaine qu'on attelle à toute sorte de chars et dont on pourrait compter chaque côte. Celles-là ont la conscience et le sentiment de leur dignité et de leur valeur; ce sont des animaux aussi, mais moins bêtes que leurs soeurs; elles ont un caractère, c'est un type et une race à part. Interrogez les pâtres et ils vous diront comme la reine du troupeau devient triste et perd tout appétit, aussitôt qu'on lui a enlevé sa cloche, insigne de sa dignité. — „Ce n'est pas à tort“, dit M. Tschudi, „qu'on attribue au bétail des hautes montagnes plus d'entrain et d'intelligence qu'à celui de la vallée, car une vie conforme à la nature développe ses instincts naturels.“

La vache sinon la plus belle du moins la plus forte du troupeau s'appelle la *reine*; elle est toujours la première partout, elle s'aventure le plus loin de toutes et elle porte une cloche particulière. Si, par une circonstance quelconque, une vache ayant joui de ce privilège passe dans un autre troupeau où elle doit se soumettre à l'autorité d'une rivale, il s'engage alors entre elles un combat à outrance et les pâtres ont parfois la plus grande peine à les séparer. Comme c'est une lutte pour la prééminence, celle qui cherche à revendiquer ses anciens droits porte dans la langue pastorale le nom de *Prétendante*; les autres vaches prennent leur numéro d'ordre d'après leur force respective et reçoivent un nom tiré le plus souvent des signes extérieurs, des défauts ou des qualités qui les distinguent.

Les mêmes scènes ont lieu entre les taureaux, aussi les pâtres ont-ils bien soin que deux troupeaux ne se rencontrent jamais sur des pâturages limitrophes; ni fossés, ni clôtures, ni accidents de terrain, ni efforts des bergers ne sont capables d'arrêter les rois des troupeaux de se livrer aux fureurs de la jalousie, et la lutte se termine en général par la mort de l'un des combattants. Dans l'été de 1856, on avait conduit deux troupeaux sur le même alpage communal de Tamins dans le

Rheinthal antérieur, et par la négligence de leurs gardiens ils s'étaient tellement rapprochés que les deux taureaux se reconurent. Aussitôt ils poussèrent des mugissements terribles et s'élançèrent l'un contre l'autre tête baissée; il s'engagea alors un combat acharné auquel assistaient toutes les vaches dans une silencieuse attente. Aucun des pâtres qui étaient accourus n'osa intervenir entre les deux adversaires, et ce spectacle magnifique et terrible à la fois se termina d'un manière fatale: dans leur aveugle colère, vainqueur et vaincu allèrent se précipiter dans l'abîme qui bordait le théâtre de cette lutte.

Autant les bergers et les pâtres mettent peu d'importance à la propreté et au confort de leurs demeures, autant ils mettent de soins à la fabrication et à la bonne qualité des divers produits qu'ils tirent du lait, aussi tous les vases où le lait doit successivement passer jusqu'à sa transformation, ainsi que les autres ustensiles, sont-ils toujours d'une blancheur éclatante. Starklof en fut frappé même chez les pâtres des chalets de Gizio, au col de Jorico entre le Tessin et la Valteline, qu'il cite comme les plus sales qu'il ait jamais rencontrés dans ses nombreuses excursions dans les Alpes.

De plus l'*armailli* passe chaque jour plusieurs heures dans ses magasins (*salages*, dans la Gruyère ils sont dans les vallées inférieures) pour saler, essuyer, tourner et retourner ses pièces de fromage; rien ne le flatte autant que lorsqu'on va les visiter:

Car le plus riche écrin pour lui ne vaudrait pas
Un grenier bien garni de beaux fromages gras.

L'infortuné à qui cette fabrication n'a pas réussi pour une raison ou pour une autre est pendant bien des années l'objet des moqueries du village, et il y en a qui aujourd'hui encore portent les sobriquets donnés à tel de leurs ancêtres à cause de cela. Une ordonnance de 1563 défendait dans la haute Engadine non-seulement de fabriquer sans permission du fromage mi-gras ou

du maigre, mais, afin d'augmenter la confiance des acheteurs et pour prévenir toute tromperie dans la vente, les fruitiers étaient tous assermentés. La réputation de „fromager accompli“ exerce de l'influence (qui le croirait?) dans les questions d'amour; mainte jeune fille, ne pouvant se résigner à avoir pour mari un fromager médiocre, a pour ce motif refusé tel ou tel prétendant (*merchant* dans la Gruyère), riche parti d'ailleurs. Il n'y a rien là qui doive surprendre; en effet le fromage est un des éléments essentiels de nourriture et de richesse dans les pays de montagne; la consommation sur place et l'exportation des produits de l'économie alpestre s'élèvent dans toutes les Alpes à près de 300 millions de francs par an. D'après une statistique toute récente, publiée à Berne, la Suisse a 270, 389 alpages (soit localités où l'on s'occupe de la fabrication des produits du lait) représentant un capital de 77 millions de francs, et, d'après les tableaux d'exportation annuelle, elle expédie en moyenne pour 12 à 15 millions de son fromage dans presque tout l'univers.

Au commencement de ce siècle, quelques propriétaires du canton de Vaud, dans le but de tirer un meilleur parti de leur lait, se réunirent pour fabriquer en commun leur beurre et leur fromage dans la maison de l'un des intéressés. Plus tard, ils construisirent un bâtiment adhoc, le pourvurent de tous les ustensiles nécessaires et y placèrent un homme versé dans la fabrication des produits du laitage. Ces établissements, connus sous le nom de *laiteries*, *fromageries*, *fruiteries*, *fruitières*, se multiplièrent rapidement, et presque tous les villages en possèdent au moins un. Ce système s'est développé et étendu dans beaucoup de cantons, principalement dans ceux de Berne, de Lucerne et de Fribourg; outre qu'il contribue à améliorer les produits et à en rehausser la valeur, il a l'avantage de réaliser une grande économie surtout en fait de temps et de combustible et de diminuer considérablement les frais de manutention. Il est fort

probable qu'avec le temps il sera aussi appliqué à l'exploitation de certaines montagnes. A ce propos, il faut désirer bon succès à la Société suisse, fondée depuis peu pour améliorer tout ce qui touche à l'économie alpestre, si en arrière à tant d'égards. Puissent ses écrits populaires sur les soins à donner aux bestiaux, sur les engrais artificiels et autres questions de ce genre, ainsi que ses primes d'encouragement pour les pâturages les mieux tenus, réussir à secouer l'indolence de tant de montagnards et à déraciner leurs habitudes routinières. Mais la tâche qu'elle a entreprise est difficile et ingrate, „car“, dit M. E. Rambert dans ses „Alpes suisses“ les pâtres ne se figurent pas qu'on puisse lutter contre les éléments: ils ont reçu la montagne de leurs pères; ils y vivent comme on y a vécu depuis un temps qui dépasse toute mémoire, et quand ils la voient s'ensevelir sous les décombres, morceau par morceau, ils s'inclinent résignés sous les coups de la destinée. Mauvais respect, et qui nuit à tout le monde: aux propriétaires d'abord, aux paysans qui leur louent le bétail pour l'été, et aux habitants de la plaine qui en consomment les produits. La nature en souffre elle-même, car le désert n'est pas beau lorsqu'il n'accuse que la négligence des hommes.“

Ce n'est pas le désir de revoir leurs foyers, ni le manque de fourrage pour les troupeaux qui décide les pâtres à redescendre successivement d'alpage en alpage, car il y a beaucoup de montagnes qu'on quitte avant que l'herbe en ait été complètement broutée. Le départ dépend essentiellement de la fraîcheur des nuits, laquelle est très nuisible au bétail; aussi dans les années chaudes reste-t-on dans les hauteurs une ou deux semaines de plus que d'habitude. Dans certaines contrées, par exemple dans la Gruyère, la campagne d'été finit à époque fixe, savoir le 9 octobre, jour de la St. Denis. Quand donc l'automne a décidément commencé, que les forêts se diaprent de mille couleurs et que les gelées blanchissent le sol, les bergers songent à

regagner la vallée. La veille du départ, ils allument de grands feux devant les chalets, puis ils s'amuseut à lancer les tisons flam-bants qui, roulant de pente en pente, font jaillir des milliers d'é-tincelles : c'est le signal par lequel ils annoncent leur retour à leurs familles et à leurs amis. Il ne se passe du reste aucun événement un peu important pour les montagnards sans qu'ils n'allument des feux sur les hauteurs les mieux exposées; c'est une coutume fort ancienne et qui a joué un grand rôle dans toutes les luttes qu'ils ont soutenues soit pour conquérir, soit pour maintenir leur indé-pendance et leur liberté.

On observe le même ordre pour descendre de la montagne que pour y monter, sauf qu'il y a infiniment moins d'entrain et de gaité chez les pâtres et parmi les troupeaux; tous vont passer l'hiver dans les villages pour y mener une vie tout autre et y attendre avec une vive impatience le retour du printemps.

*Nous reviendrons sur les montagnes,
Quand naîtra le printemps nouveau,
Quand refleuriront les campagnes,
Et que bondira le ruisseau.
Adieu, belle prairie!
Pâtres, quittons ce lieu;
A la saison fleurie
L'hiver succède. Adieu!*

(SCHILLER, G. TELL, I, 1, traduit par J. MÜLHAUSER.)
